

—Je ne suis qu'une ouvrière.

Georgette regarda Emilienne, laissant voir sa surprise.

—Est-ce donc parce que vous êtes pauvre aussi, dit-elle, que j'éprouve pour vous une si vive sympathie ?

—Vous m'êtes également très sympathique, mademoiselle Georgette ; cela indique qu'il y a certainement entre nous communauté d'idées et de sentiments.

—Oh ! oui, mademoiselle, car vous êtes bonne et je ne suis pas méchante. Je comprends maintenant pourquoi, tout à l'heure, Paul m'a dit que nous serions un jour deux amies.

Emilienne devint subitement très rouge.

—Ah ! fit-elle avec embarras, M. Paul vous a dit cela !

Elle devinait que Lucien avait fait part de ses intentions à son ami.

—Oui, répondit Georgette avec entraînement, mais je n'ai pas à attendre, c'est aujourd'hui, tout de suite, que je vous donne mon amitié.

—Et en échange de la vôtre, mademoiselle Georgette, je vous donne la mienne.

—Ah ! mademoiselle Lormont, vous me rendez bien heureuse ! Nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

—Je l'espère bien.

—Oui, bientôt. Vous me permettez d'aller vous voir ?

—Certainement, puisque nous sommes deux amies.

—Oh ! comme vous êtes gentille !

Et, sans en demander la permission cette fois, Georgette sauta au cou d'Emilienne.

A ce moment, Mme Martinet, Paul et son père rejoignirent les deux jeunes filles.

Après un échange de quelques paroles, on se sépara.

—Elle est tout à fait charmante, cette jeune fille, dit Emilienne à la vieille Catherine.

—Et M. Paul Lebrun en est très amoureux.

—Elle a tout pour être aimée.

—Il le faut bien, pour que le père Lebrun ait donné son consentement au mariage.

—N'avez-vous pas remarqué que Mlle Georgette ressemble un peu à maman Marguerite ?

—Parce qu'elle a, comme Marguerite les yeux et les cheveux noirs.

—Elle a aussi de ses traits et quelque chose dans le regard qui m'a frappée.

—Une idée que vous vous faites, ma chère enfant.

—Oui, une idée, fit Emilienne.

Et elle resta songeuse.

—Georgette avait repris le bras de Paul.

—Ainsi, dit-elle, Mlle Lormont est une ouvrière ?

—Oui, mais une véritable artiste dans son genre.

—Quel est donc son métier ?

—Elle répare les dentelles, si riches et si fines qu'elles soient, et elle travaille d'une façon merveilleuse.

—Paul, nous sommes déjà deux amies Mlle Lormont et moi ; vous devez être content !...

—Content, enchanté, ma bien-aimée Georgette.

—J'irai la voir, elle le veut bien.

—Et moi je n'y mets pas empêchement.

—Seulement je ne lui ai pas demandé son adresse ; mais vous devez savoir où elle demeure.

—Oui, rue Godot de-Mauroi, à vingt minutes de la maison de ma mère.

Les deux jeunes gens sortirent du parc, et en remontant vers Montmartre ils se mirent à causer de choses et d'autres avec le sculpteur sur bois.

VII.—DOUCES LARMES

Nous savons le but que poursuivait la marchande à la toilette ; elle pensait constamment à cette grosse affaire, autrement sérieuse que de vendre des objets d'art, si beaux que soient les bénéfices, ou de revendre aux demoiselles de boudoir de la lingerie, des étoffes, des bijoux et des robes à peine défraîchies, mises au rebut et données à leurs femmes de chambre par des élégantes du grand monde.

Convaincue que la fille adoptive des époux Reboul était bien la petite Espagnole apportée à Salvignac par Pedro Lamnès et confiée à une dame Marguerite disparue depuis longtemps et probablement décédée, il était bien dans ses intentions de rendre sa fille au marquis de Mimosa.

D'après ce que lui avait appris Raymond Brévanne, elle ne doutait pas que le marquis ne se fût mis à la recherche de sa fille. Alors, bien certainement, il était en France. Mais où, en France ?

Elle s'était d'abord demandé si elle ne devait pas attendre, pour se livrer elle-même à des recherches au sujet du marquis, que Paul et

Georgette fussent mariés ; mais ce n'était pas avant deux ou trois mois que le mariage pouvait avoir lieu. Et elle avait hâte de jouer son grand rôle, de faire ce qu'elle aurait pu appeler son coup de théâtre.

Après avoir hésité et beaucoup réfléchi, elle prit enfin la résolution de brusquer un événement qui devait être si important, si heureux pour la fiancée de son fils et pour Paul lui-même.

Après tout, que risquait-elle et qu'avait-elle à craindre ? Les deux jeunes gens s'adoraient et il était impossible que le marquis refusât son consentement à leur mariage. Au contraire, heureux de retrouver sa fille, il saurait à Paul, artiste d'avenir et riche, un gré infini d'avoir aimé sa fille, alors qu'elle était pauvre et sans famille. Et elle, Léonie, aurait droit à toute la reconnaissance du marquis.

Mais où était-il ? Il fallait le savoir.

Quand Brévanne lui avait offert ses services à ce sujet, elle lui avait répondu qu'elle avait un moyen de découvrir la résidence du marquis, qu'il fût en France ou dans une autre contrée de l'Europe.

En parlant ainsi, elle pensait à ce colonel de Vauclair, beau-père du marquis, dont elle avait trouvé le nom dans le testament jeté au feu par Forestier.

Sans nul doute, revenu des îles Philippines après de longues années de détention, le marquis avait dû faire au moins une visite à son beau-père. Qui sait même s'il ne demeurerait pas avec lui ? Dans tous les cas, M. de Vauclair savait certainement où était son gendre.

C'était bien raisonné. Mais Mme Prudence se trouvait en présence d'une première difficulté.

Sans doute, pour savoir où était le marquis de Mimosa, il fallait d'abord savoir où se trouvait ce M. de Vauclair, qui devait être aujourd'hui général, s'il n'était pas mort. Et s'il était mort ? Dans ce cas possible, elle se trouverait singulièrement embarrassée. Enfin il fallait s'informer, savoir.

Elle avait pour client un chef de bureau au ministère de la guerre, grand amateur de bronzes artistiques, qui venait souvent dans son magasin, afin de voir s'il ne trouverait pas quelque belle pièce à acheter.

Elle ne pouvait mieux s'adresser qu'à ce chef de bureau pour être renseignée au sujet de M. de Vauclair.

Elle apprit donc par son client que M. de Vauclair avait été, en effet, colonel en Afrique, où il s'était signalé ; que pendant la guerre de 1870 il s'était de nouveau distingué par plusieurs actions d'éclat et avait conquis les épaulettes de général de brigade ; qu'il avait été promu depuis au grade de général de division, et que, atteint par la limite d'âge, il était depuis deux ans en non-activité de service.

Le chef de bureau était certain que le général de Vauclair habitait à Paris ; mais il ne savait pas où il demeurerait ; toutefois, comme il lui était facile d'avoir son adresse, il promit à Mme Prudence de la lui faire parvenir dès le lendemain.

Le lendemain, en effet, Léonie reçut du chef de bureau une note lui apprenant que le général de Vauclair demeurait au n° 101 de la rue des Pyramides.

C'était parfait. Elle pouvait maintenant entrer en campagne.

Elle était persuadée que le marquis était venu à Paris tout de suite après son départ de Valpenas et qu'il demeurerait chez son beau-père. Mais il fallait s'en assurer.

Rien ne l'empêchait d'aller trouver ouvertement le général, qui l'aurait bien accueillie et écoutée avec des transports de joie. Elle n'y songea même pas, tellement il était dans sa nature de se laisser aller à son esprit d'intrigue. C'était le marquis qu'elle voulait voir, c'était à lui seul qu'elle voulait parler de Georgette.

Une des femmes de chambre avec lesquelles elle était en relations demeurait place Vendôme et avait pour ami un cocher de bonne maison qui devait connaître le cocher du général de Vauclair. Cette fille, pour quelques louis, consentit à servir Mme Prudence et promit de lui fournir tous les renseignements qu'elle désirait.

On connaît les gens de maison ; en général, ils font bien leur service, mais moins par dévouement que pour ne pas perdre une bonne place ; il ne s'ensuit point qu'il n'y ait pas d'excellents serviteurs très attachés à ceux qu'ils servent ; mais c'est le petit nombre. Malheureusement, les domestiques de nos jours ne ressemblent guère à ceux d'autrefois ; ils ont les oreilles et les yeux constamment ouverts afin de surprendre les choses intimes de la famille, qu'ils ne doivent pas connaître, et trop souvent, entre eux, ils ne se gênent point pour débâter contre leurs maîtres et les tourner en ridicule.

L'ami de la femme de chambre connaissait effectivement le cocher de M. de Vauclair et le rencontrait souvent chez un marchand de vin de la rue Mont-Thabor, lieu de rendez-vous des cochers du quartier, où l'on faisait la partie le soir, quand on était libre.

En y mettant une certaine adresse et en vidant deux bouteilles d'un vieux pomard,—car il n'est tel pour délier la langue qu'un bon vieux vin,—l'ami de la femme de chambre n'eut pas beaucoup de peine à faire jaser le cocher du général, qui, s'il savait parfaitement soigner ses chevaux et les conduire, était d'une intelligence assez bornée et avait en plus le défaut d'être très bavard.